

REGARD ET VISION DANS LES MISERABLES

## REGARD ET VISION DANS LES MISÉRABLES

Regarder et voir: l'esthétique hugolienne, dans Les Misérables, donne à ces verbes moteurs un sens second, un sens profond. Ce roman crée des personnages, ou plutôt des entités, qui sont constamment sous les feux d'une caméra, c'est-à-dire d'un regard obsédant: "regard de chair" (pp. 5 à 21) posé par et pour une société aliénante parfois et "regard divin" (pp. 22 à 28) qui se livrent un combat sans merci dans la personne même du héros. Ainsi la marche de Jean Valjean est-elle semblable à un itinéraire initiatique au terme duquel s'opère une mutation du regard. Son "regard de chair" d'une part, et l'introspection, ou regard de sa conscience d'autre part, triompheront-ils des compromis, des attaches?... Peut-être, mais alors c'est le regard lui-même, comme instrument, qui disparaît. Rétroactivement, la marche du héros devient une démarche existentielle: l'aliénation est sublimée. Jean Valjean réalise que "c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors".<sup>1</sup>

Hugo, quant à lui, quel regard pose-t-il sur sa création? C'est ce que nous nous demandons en guise de conclusion. Comment Hugo "socialisant", devenu Hugo "mage", substitue-t-il au classique "héros de roman", une définition vécue et contemplée, convertissant en vision le "regarder" et le "voir"??...

---

<sup>1</sup>Victor Hugo, Contemplation suprême, "Post-Scriptum de ma vie", p. 236.

REGARD ET VISION DANS LES MISERABLES

by

Jeannine Degrange

A thesis submitted to the Department of French  
Language and Literature, Mc Gill University  
in partial fulfillment of the  
requirement for a degree  
of Master of Arts

Department of French Language  
and Literature

June 1972

## REMERCIEMENTS

Je remercie vivement Monsieur Jean-Claude Morisot,  
Président du Comité des Etudes Graduées, qui a bien voulu  
accepter de diriger cette thèse.

## TABLE DES MATIERES

Avant-Propos.....	p.	1
Chapitre Premier: "Le regard de chair".....	p.	5
Chapitre II: Le regard divin.....	p.	22
Chapitre III: Le combat douteux.....	p.	29
Conclusion.....	p.	62
Bibliographie.....	p.	71

### AVANT-PROPOS

Il semble qu'il y ait dans toute l'oeuvre de Hugo une sorte d'obsession de l'oeil et du regard. Cette image essentielle et fascinante s'impose dans Les Misérables au point qu'on peut envisager le roman comme "la marche.....de la nuit au jour,"<sup>1</sup> de l'aveuglement à la vision. C'est qu'en effet l'oeil est microcosme: en lui tout est contenu, l'univers visible aussi bien que son au-delà ténébreux. C'est un hallucinant chassé-croisé de regards entre les créatures elles-mêmes. A l'oeil est associée la puissance puisqu'il permet de découvrir, de sonder, et par conséquent de connaître. Il n'est donc pas étonnant que ce soit l'arme absolue, l'attribut divin par excellence. Mais le regard est essentiellement ambivalent: instrument de profanation aussi bien que de connaissance, il peut aisément devenir dangereux, voire démoniaque. Il est protéiforme: que le regard s'élève vers le ciel, l'azur, l'idéal, il devient aigle, aile, rayon; mais qu'il descende et s'enfonce dans la matière, il se transforme en "dent" acérée, en "vrille" et se met à dévorer, à fouiller, à violer.

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, Livre de poche, Tome III, p. 277.

C'est qu'il y a en effet deux types de regards: le premier que j'appellerai le "regard de chair" est imparfait; ses limites mêmes le rendent dangereux, il est à l'origine d'une vision du monde tronquée, dont la cohérence est un masque mensonger. Ce type de regard est le lot de la majorité qui, victime des illusions en tous genres, est en vérité "aveugle".

Pour "voir" vraiment, il faut pouvoir dépasser les apparences, aller au delà de la surface. C'est à la faveur de la "contemplation", de la "rêverie", de la "méditation" que l'oeil - qui ne perçoit plus le réel mais son au-delà - devient, paradoxalement, instrument de connaissance. C'est au moment où la "vision" remplace la "vue" que l'oeil joue vraiment son rôle de microcosme.

On peut dire que dans Les Misérables, les personnages, quels que soient par ailleurs leurs traits distinctifs, se définissent d'abord par un certain type de regard. De l'absence totale de regard à la vision, on aboutit ainsi à une sorte "d'échelle des êtres".

Même l'évolution du héros, et sa transfiguration finale sont en quelque sorte liées à une transmutation du regard.

Le personnage hugolien échappe moins qu'un autre au regard: il est constamment traqué par l'oeil d'autrui, quand ce n'est pas par l'oeil de sa propre conscience. Mais là est toute

la différence, et c'est là que les êtres se différencient. Prendre le regard d'autrui comme critère, c'est vivre selon des schèmes, des normes, des préjugés, c'est finalement ne pas être. Choisir de se juger selon sa conscience, reflet de Dieu, c'est accéder à l'être sans doute, mais au prix exorbitant d'une auto-mutilation.

Mon propos sera, dans un premier temps, de considérer le premier type de regard et la vision du monde qu'il impose, puis de montrer parallèlement les caractéristiques du regard divin et le renversement des valeurs qu'il opère.

La troisième partie de mon étude portera sur Jean Valjean lui-même, sur son itinéraire initiatique.

Aveugle cherchant la lumière à tâtons ou lucide et voulant s'aveugler, Jean Valjean oscille presque indéfiniment entre l'ombre et la lumière, le bas et le haut, le mal et le bien. Souvent tenté par des formules de compromis, il doit subir un certain nombre d'épreuves pour finalement triompher de ce qui le rattachait encore au monde des apparences. Tout se passe comme si la démarche existentielle de Jean Valjean devait l'amener au dépouillement le plus total, à la perte du regard. Comme Oedipe, c'est lorsqu'il assume la mutilation du regard de chair qu'il accède à la vision. Mais le triomphe n'a lieu qu'au terme d'un combat dont l'issue est longtemps douteuse et dont il nous faudra suivre les étapes.

Enfin, si le type de regard que privilégie Hugo lorsqu'il crée des personnages est la "vision", il y aura lieu de se demander si ce n'est pas par cette vision que se définit justement le poète. G.E. Glancier dit de Hugo:

"...il se voit lui-même semblable à un oeil qui s'ouvre sur le monde et son invisible au-delà, comme sur le domaine des pensées et des songes: sur ses secrets insoupçonnés." <sup>1</sup>

En guise de conclusion, j'ébaucherai donc quelques considérations sur le "point de vue" de ce créateur qui se définit lui-même comme "un observateur" et comme "un rêveur".<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>G.E. Glancier, "Note sur la poétique de l'oeil chez Hugo", Cahiers du Sud, 368 (1962), p. 91.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 97.

PREMIERE PARTIE: "Le regard de chair"

Par le regard, nous nous approprions le monde, ou plus exactement un fragment du monde, que nous érigeons en absolu. En réalité ce regard est de peu d'étendue et ne révèle que ce qui est en surface. Il ne permet la connaissance globale qu'en vertu d'une imposture: au prix d'une généralisation abusive, de la promulgation de lois, de règles, de concepts, qui ont un caractère éminemment arbitraire. L'oeil est au départ aliéné, et le jugement qu'il porte sur le monde entaché d'erreurs. Dans son appréhension du monde, l'homme est conditionné par son statut social qui lui dicte son point de vue. D'un côté les nantis, la plupart du temps égoïstes, dont l'optique est faussée par "les préjugés", les ténèbres de l'éducation riche, l'appétit croissant par l'enivrement... la crainte de souffrir...", de l'autre les misérables, chez qui "la convoitise, l'envie, la haine de voir les autres jouir... la tristesse, le besoin, la fatalité, l'ignorance"<sup>1</sup> brouillent la vue.

On a affaire en réalité à deux types d'aveuglement, mais celui des misérables, pour être plus radical, n'est pas le plus coupable ni le plus insidieux. En effet, le point de vue de la

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 30.

société, ce n'est pas celui des opprimés, c'est celui des gens instruits, de la bourgeoisie, qui a édifié un système de valeurs en fonction de ses intérêts propres. Pour elle, importe l'apparence: façon de s'habiller, langage, gestes. Toute personne conforme à une certaine étiquette se voit décerner un brevet de respectabilité. Dans la société dont Hugo nous brosse le portrait, la valeur primordiale semble bien être l'argent; par conséquent, être riche c'est être respecté, être pauvre équivaut à une tare. Ainsi, avant même d'être identifié comme bagnard, Jean Valjean est vu par les gens de Digne comme un individu dont il convient de se méfier. Son "aspect misérable"<sup>1</sup> le met à l'écart; on parle de lui comme d'un "rôdeur de mauvaise mine, un vagabond suspect".<sup>2</sup>

Plus tard, Thénardier, se fiant à la façon dont il est habillé, à ses manières polies, aura tôt fait de le classer dans les indésirables et remplacera sa "grimace aimable" par une "mine bourrue".<sup>3</sup> Lorsque l'étranger, contre toute attente, dévoile qu'il est riche, Thénardier n'en revient pas, trop habitué qu'il est de juger sommairement choses et gens. Ce même manque de discernement préside aux réactions des gens de Montreuil-sur-Mer, pour qui les actes de M. Madeleine sont immédiatement interprétés en fonction de schèmes immuables. Peu

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 70.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 83.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 425.

importe que l'erreur devienne évidente, d'autres jugements suivront, tout aussi gratuits, à l'image des préjugés de la société qui les porte. C'est ainsi que M. Madeleine sera successivement vu comme "un gaillard qui veut s'enrichir" puis comme "un ambitieux".<sup>1</sup> Les faits ayant démenti ces assertions, on reconnaît en lui "une espèce d'aventurier"<sup>2</sup> et quand, pour comble, ayant réussi grâce à sa fortune à se concilier les bonnes grâces de la société, il décline les invitations, personne n'y comprend plus rien et on le répudie une fois pour toutes en disant: "C'est une brute".<sup>3</sup>

Si quelqu'un semble échapper aux "appellations contrôlées", l'esprit perd pied, il ne reste que les insultes. L'une des victimes exemplaires de ce regard tout en surface, c'est ce malheureux Champmathieu qui assiste à son propre procès comme s'il s'agissait d'un atroce cauchemar. Est-ce bien de lui que l'on parle en effet? Il finit presque par ne plus savoir très bien lui-même tant tous ces gens ont l'air sûrs d'eux, sûrs du témoignage de leurs yeux, sûrs de leur clairvoyance. Comment en effet "ces cheveux hérissés... cette

---

<sup>1</sup>Ibid., I, p. 177.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 178

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 179.

prunelle fauve et inquiète... cette blouse..." ne trahiraient-elles pas le bagnard en rupture de ban? Javert lui-même, l'homme à "l'oeil de faucon"<sup>1</sup> le "reconnait parfaitement"<sup>2</sup>; le témoignage de Cochepaille, Brevet et Chenildieu est lui aussi sans équivoque et permet de conclure à "L'unanimité des témoins".<sup>3</sup>

Ainsi, le jugement de la société condamne un innocent sur la pauvre certitude de témoins victimes des apparences. Il ne fait aucun doute que Champmathieu serait condamné sans l'intervention de M. Madeleine. C'est alors un vrai coup de théâtre... Comment un homme d'apparence si respectable: "Il tenait son chapeau à la main, il n'y avait aucun désordre dans ses vêtements, sa redingote était boutonnée avec soin"<sup>4</sup> et de réputation si flatteuse, pourrait-il avoir le moindre rapport avec un criminel endurci? Bien entendu, ses codétenus ne peuvent le reconnaître, et le président non plus n'est pas convaincu, puisque sa première réaction est de faire appeler un médecin. La révélation est si peu vraisemblable qu'elle est immédiatement interprétée comme un acte de démence. Taxer de folie ce qui n'entre pas dans les schèmes de pensée habituels, voilà encore un moyen grâce auquel la société préserve son aveuglement douillet. Jean

---

<sup>1</sup>Ibid., I, p. 191.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 295.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 288.

<sup>4</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 298.

Valjean a certes raison de constater: "Je suis le seul qui voie clair ici".<sup>1</sup>

Ainsi l'oeil de chair est-il constamment obscurci, et le jugement porté sur autrui toujours déformé par des lois arbitraires.

On est victime de son apparence, de son statut social; pour peu que le malheur fasse de vous un bagnard ou une prostituée, vous serez à jamais un paria, vous serez une fois pour toutes ce que ce mot-là implique et rien d'autre. Que vous vous appeliez au contraire M. Bamatabois ou Tholomyès, et que vous soyez dotés de rentes confortables, le regard de la société sera plein d'indulgence et se fermera sur vos vices devenus peccadilles.

Ainsi la société se divisé-t-elle en bons et méchants selon le degré de puissance, et tout se ramène toujours à la loi du plus fort. Car le principe d'intérêt et de défense des privilèges, pour être effectif, doit évidemment être érigé en loi: c'est ce qu'on appelle la justice humaine. Cette justice apparaît comme une "étincelante prunelle"<sup>2</sup> et elle est impitoyable. Dans le roman, elle est incarnée par Javert; et Javert résume à lui seul les possibilités et les limites d'un regard strictement charnel.

---

<sup>1</sup>Ibid., I, p. 300.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 500.

Le policier modèle a pour lui une vue d'une acuité exceptionnelle: aucun indice ne lui échappe, il a une mémoire sans faille. Son regard est une "vrille"<sup>1</sup> ou bien un "crampon"; jamais il ne lâche sa proie, jamais son regard ne cesse sa vigilance. Javert, c'est avant tout un oeil toujours fixé sur sa proie. Rien ne devrait pouvoir effaroucher ce monolithe ni troubler ce regard. L'oeil de Javert, c'est une sorte de cristal vide, dans lequel se reflètent des stéréotypes. Il n'a aucune autonomie. La perception est truquée au départ par tous les présupposés qui se trouvent à l'origine des règles, des préceptes, des lois. Dès que le point de vue de Javert ne peut plus se fonder sur un code ou un dogme, tout s'écroule autour de lui et il faut comprendre littéralement l'expression qui sert de titre au chapitre: "Javert déraillé"<sup>2</sup>. Qu'on lui enlève ses points de repère: "sa balance"<sup>3</sup> ou sa "boussole", il se retrouve "déraciné",<sup>4</sup> "disloqué... destitué... dissous".<sup>5</sup> Javert, plus à plaindre qu'à blâmer à force d'être la dupe parfaite, découvre soudain avec horreur que toute sa vie a été basée sur le mensonge, que sa clairvoyance, dont il était si fier, était en réalité aveuglement; et c'est quand son regard se

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 188.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 356.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 361.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 360.

<sup>5</sup>Ibid., III, p. 362.

trouble que, paradoxalement, il a l'impression d'être "brusquement [opéré] de la cataracte".<sup>1</sup> C'est avec terreur qu'il voit s'écrouler toutes ses certitudes:

"jusqu'ici tout ce qu'il avait au-dessus de lui avait été pour son regard une surface nette, simple, limpide; là rien d'ignoré, rien d'obscur; rien qui ne fût défini, coordonné, enchaîné, précis, exact, circonscrit, limité, fermé; tout prévu; l'autorité était une chose plane; aucune chute en elle, aucun vertige devant elle. Javert n'avait vu de l'inconnu qu'en bas... c'était le fait des régions inférieures, des rebelles, des mauvais, des misérables".<sup>2</sup>

On conçoit sans peine le bouleversement de ce "tigre légal"<sup>3</sup> auquel il est donné d'un seul coup la "vision effroyable"<sup>4</sup> d'un homme debout, le bonnet vert sur la tête et "l'auréole au front".<sup>5</sup> On ne peut plus se fier à rien, tout s'écroule, toutes les valeurs qu'il avait incarnées deviennent "décombres, monceaux, chaos".<sup>6</sup> Il n'y aura pas de salut pour Javert, l'illumination a lieu en pure perte. On a là l'exemple d'une conscience trop

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 362.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 363-4.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 359.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 365.

<sup>5</sup>Ibid., III, p. 365.

<sup>6</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 364.

longtemps aveugle et que la clarté consume et ne peut éclairer. Javert incarne vraiment le "regard de chair" dans sa tragique opacité. Quand on a toute sa vie regardé des surfaces, la vision du gouffre est insupportable. Javert, privé de la certitude "d'être irréprochable",<sup>1</sup> cesse d'être. Et s'il se suicide, c'est une fin très logique puisque jamais ce policier modèle n'a existé en dehors du regard d'autrui.

Les limites du "regard de chair", on les trouverait chez bien d'autres personnages. Personne en réalité n'échappe à la règle. Même Mgr. Myriel, cet homme si souvent irréprochable, est victime de certains préjugés. Son royalisme lui avait fait condamner Napoléon vaincu; pire encore il "partageait l'impression générale"<sup>2</sup> à propos du vieux conventionnel. Il est des préjugés tenaces et l'évêque, malgré son dénuement volontaire et sa grande bonté, ne peut se départir, en face de l'homme de 93, d'une réaction dictée par une conscience de classe. "Lui qui, dans l'occasion, riait si volontiers de Sa Grandeur, il était quelque peu choqué de ne pas être appelé Monseigneur"<sup>3</sup> et le vieillard le

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 361.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 45.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 47.

rappelle à la juste appréciation des choses. Pour une fois en effet, le prêtre s'est laissé aller à juger selon les apparences et on le lui fait remarquer: "Vous êtes un prélat... cela ne m'éclaire pas sur votre valeur intrinsèque et essentielle".<sup>1</sup> Cette rencontre avec le conventionnel est décisive pour l'évêque, c'est à partir de ce moment-là que les dernières brumes qui obscurcissaient son regard vont se dissiper. "Personne ne pourrait dire que le passage de cet esprit devant le sien et le reflet de cette grande conscience sur la sienne ne fût pas pour quelque chose dans son approche de la perfection".<sup>2</sup> On pourrait ajouter que, sans la transformation qui s'accomplit à partir de là, Mgr. Myriel n'aurait pu jouer auprès de Jean Valjean le rôle de lumière providentielle.

Peu de gens, à un moment ou à un autre, peuvent se vanter de ne pas se laisser aller à des jugements mal fondés. Jean Valjean lui-même, alors qu'il est devenu M. Madeleine, a ses à priori. Il fait le bien certes, mais sous condition. Son regard est généreux, mais il n'embrasse pas toute la réalité humaine. Moins victime d'un préjugé que d'une hantise, "le père Madeleine demandait aux hommes de la bonne volonté, aux femmes des bonnes moeurs,

---

<sup>1</sup>Ibid., I, p. 51.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 55.

à tous de la probité".<sup>1</sup> Cela l'amène à ne pas voir l'infortune de Fantine, à juger sommairement une créature qui, à cause de celà même, deviendra prostituée. Marius, de son côté, ne fera pas mieux vis-à-vis de Jean Valjean. Et que l'on écoute parler les Gillenormand, on aura un beau recueil de pensées toutes faites.

Toutefois, si nous avons jusqu'ici montré les limites qu'imposent au regard axiomes et préjugés de toutes sortes, il ne faudrait pas laisser dans l'ombre l'autre forme d'aveuglement: celle des misérables.

Chez eux, la vue est obscurcie avant tout par l'ignorance. C'est l'ignorance en effet qui maintient la pensée dans les ténèbres et l'on sait que chez Hugo en particulier, "voir" et "connaître" s'équivalent. Le plus souvent, chez les misérables, le regard est offusqué. Il n'y a plus que "l'oeil", l'organe en tant que tel, la chair... L'oeil n'est plus "le soupirail de la pensée",<sup>2</sup> il ne distingue plus l'homme de l'animal. Thénardier, recevant M. Leblanc dans son bouge, le contemple "avec des yeux fixes et tendres semblables aux yeux d'un serpent boa".<sup>3</sup> Sa

---

<sup>1</sup>Ibid., I, p. 176.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 481.

<sup>3</sup>Ibid., II, p. 314.

femme, redoutable mégère, a "le regard d'une tigresse".<sup>1</sup> Et il y a pire encore, l'absence totale de regard; la nuit de l'âme. Babet, l'un des tristes héros de la bande "Patron-Minette" n'a "rien à travers la prunelle";<sup>2</sup> et de Claquesous, on nous dit: "C'était la nuit".<sup>3</sup>

Mais l'ignorance seule n'explique pas tout. Au regard sans pitié que les bourgeois posent sur eux, les misérables répondent par un regard de haine. Dans les deux cas, l'aveuglement se perpétue. Quand un éclair jaillit de leur prunelle, ce n'est pas pour éclairer, c'est pour brûler, pour consumer. Dans l'oeil de Thénardier, on voit les "flamboiements" de "l'enfer".<sup>4</sup>

Ainsi, chacun est pour autrui présence d'un regard dévalorisant. Voir, c'est réduire l'autre à son apparence, c'est le classer une fois pour toutes en fonction de certaines normes ou de certaines passions inavouables. Instrument inefficace de connaissance, pour les motifs que nous avons mentionnés, le "regard de chair" se révèle par contre très efficace comme instrument de torture. Puisque de toutes façons la communication est impossible, le regard va servir à scruter l'autre, à le fouiller, à le violer

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 292.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 248.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 249.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 481.

en quelque sorte. L'oeil est alors arme de conquête et moyen de domination. On songe au mal que fait à Fantine la curiosité de Mme. Victurnien, et celle des badauds lors de son arrestation. On éprouve une délectation suprême à "voir, [à]savoir et [à]pénétrer".<sup>1</sup> Le plaisir des yeux est "une gourmandise. Voir, c'est dévorer".<sup>2</sup> Ici, l'oeil devient dent, force d'agression, "organe sadique".<sup>3</sup>

On s'épie, on se guette, "l'oeil furetant".<sup>4</sup> L'oeil pénètre dans l'intimité d'autrui. M. Gillenormand se jette sur le médaillon de Marius "avec cet air de volupté... d'un pauvre diable affamé"<sup>5</sup> et Jean Valjean se rend bien compte, après avoir intercepté la lettre de Marius, qu'"il y avait du vol dans ce qu'il venait de faire".<sup>6</sup>

Mais la curiosité n'est qu'une forme édulcorée du sadisme. Il y a un regard qui, de façon plus consciente, vise le mal. Lorsque M. Leblanc rend visite à Thénardier, l'arme offensive de ce

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 195.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 208.

<sup>3</sup>Baudoin, Psychanalyse de Victor Hugo.

<sup>4</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 323.

<sup>5</sup>Ibid., II, p. 168.

<sup>6</sup>Ibid., III, p. 196.

dernier, avant même le fer chauffé au rouge, c'est le regard :

"Son oeil était plein de cet ignoble bonheur d'une créature faible, cruelle et lâche, qui peut enfin terrasser ce qu'elle a redouté et insulter ce qu'elle a flatté." 1

Il fixe sa proie comme s'il "[cherchait] à enfoncer les pointes aiguës qui sortaient de ses yeux jusque dans la conscience de son prisonnier".<sup>2</sup> De Javert, on dit que "son regard était une vrille"<sup>3</sup> ou bien encore un "crampon"<sup>4</sup> pour tirer ses victimes. En tant qu'agent d'agression, le regard épie, fouille, s'accroche, dévore, brûle ou avale. Pour lui, autrui est une victime en puissance qu'il s'agit de dominer et en tous cas de faire souffrir.

Le regard agressif est donc encore une fois une forme d'aveuglement, puisqu'il transforme l'être humain en objet que l'on peut s'approprier et sur lequel on peut exercer son pouvoir. D'ailleurs, la haine n'est pas la seule passion négative, et son pendant, l'amour, peut avoir un effet identique. Sentiment étrange que l'amour, capable d'apporter la lumière mais tout aussi susceptible d'aveugler. Il "n'a point de moyen terme, ou il perd ou il sauve".<sup>5</sup> L'auteur dit d'ailleurs du regard des femmes :

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 322.

<sup>2</sup>Ibid., II, p. 328.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 188.

<sup>4</sup>Ibid., I, p. 314.

<sup>5</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 32.

"vous ne sortirez de cette effrayante machine que défiguré par la honte ou transfiguré par la passion".<sup>1</sup> Si l'amour de Marius pour Cosette est de nature à le "transfigurer", il n'en reste pas moins que l'aveuglement en est souvent la rançon. Leur amour les isole du monde, si bien que "effarés de bonheur, ils ne [s'aperçoivent] pas du choléra qui [décime] Paris".<sup>2</sup> "L'amour est un ardent oubli du reste",<sup>3</sup> et on doit constater que l'amour paternel de Jean Valjean pour Cosette le rend parfois tout aussi aveugle.

Le monde est un chassé-croisé de regards, on est alternativement regardant et regardé, et comme être regardé est aliénation et souffrance, il convient, quand on ne peut "voir sans être vu" d'échapper le plus possible à l'emprise du regard d'autrui. De là ces fuites perpétuelles afin de se cacher et le recours au masque et au déguisement: véritable cercle infernal qui consacre le monde des apparences.

---

<sup>1</sup>Ibid., II, p. 237.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 37.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 38.

Dans ce jeu de cache-cache, c'est souvent le malheureux qui doit prendre le masque et pour cela, point n'est besoin d'être coupable. Etre misérable, c'est déjà se sentir en état d'infériorité, et dans ce cas, on évite les regards. Les deux petits frères de Gavroche le sentent déjà, eux qui, au jardin du Luxembourg, "tâchaient de se cacher", instinctivement, comme effrayés, "devant la magnificence, même impersonnelle".<sup>1</sup> A plus forte raison verrons-nous se terrer dans l'ombre ceux que l'oeil vigilant de la justice traque sans répit. On cache son nom, on déguise sa voix, on utilise l'argot, on porte un masque. Thénardier, passé maître en ce domaine, non content de cumuler les identités, est en mesure "[D'ôter] son visage comme on ôte un chapeau".<sup>2</sup> Quant au héros du drame, il y aura lieu de revenir sur ses avatars.

Ce que nous avons dit du regard de chair concernant l'appréhension des êtres peut évidemment être généralisé et s'appliquer à la création en général et aux événements. La lucidité n'est pas plus grande quand il s'agit de porter un regard sur le monde ou de juger un fait. On s'arrête toujours à la surface et l'on obtient ainsi un point de vue rassurant. La société semble en équilibre, on ne voit pas ces lames de fond que sont les émeutes et si on les voit quelques instants, on a tôt fait de les ensevelir; tout se passe comme si elles n'avaient jamais eu lieu.

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 257.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 483.

Elles sont "tellement la faute de tout le monde qu'elles sont suivies d'un certain besoin de fermer les yeux".<sup>1</sup> Que l'on considère Paris, c'est encore la même cécité: on ne veut voir que ce qui flatte l'oeil, on ignore les lézardes qui trahissent le mal qui ronge en profondeur. Les dessous de la civilisation sont recouverts d'un voile pieux, on s'en tient aux faits sans s'interroger sur les causes. En résumé, dès qu'on entrevoit le mal, on le laisse dans les ténèbres, on se contente de cacher la plaie, "Dans ce siècle", constate M. Gillenormand, "on soigne et on vernit sa surface, et en même temps... on a au fond de sa conscience des fumiers et des cloaques...".<sup>2</sup> Ce qui est vrai de la conscience individuelle l'est également de la société qui permet-en s'aveuglant volontairement- une occultation du mal qui le rend infiniment plus dangereux.

On voit donc assez les dangers de cette forme de regard. Elle donne du monde une image incomplète, déformée et même mutilée. Elle tronque le réel en instaurant au sein du chaos un ordre arbitraire qui immobilise, pétrifie, nie tout progrès. L'ordre créé est pur artifice, il masque le mal, mais ne le guérit pas. De même, le point de vue qu'il donne de l'homme est restrictif et dévalorisant. Il tend à "chosifier" l'être humain, à l'aliéner

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 373.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 391.

de ses propres possibilités]".<sup>1</sup> Vision du monde et vision de l'homme sont fondées sur des apparences et des a priori. Tant que l'homme accepte l'esclavage dans lequel le maintient le regard d'autrui, il risque fort, sans même le vouloir, de perpétuer le cercle du déguisement. Pour accéder à l'être, il est sans doute nécessaire de se chercher un autre miroir, un autre juge et d'opérer sur soi-même une mutation du regard.

---

<sup>1</sup>Sartre, L'Être et le néant, Librairie Gallimard, p. 321.

DEUXIEME PARTIE: LE REGARD DIVIN ET LA CONSCIENCE

Malgré la violence que le regard de chair exerce sur l'individu, ses insuffisances mêmes permettent toutefois de lui échapper momentanément. Il reste néanmoins le recours à la fuite, et le déguisement peut reculer indéfiniment la reconnaissance. Il n'en va pas de même lorsque l'homme est confronté à Dieu. Comme le fait remarquer G.E. Glancier: "c'est encore la relation du regard qui exprime les rapports de Dieu et des êtres"<sup>1</sup> et dans cette relation, l'oeil humain subit "l'horreur et l'éblouissement",<sup>2</sup> car on n'échappe pas à la toute-puissance du regard divin. S'il arrive parfois que Dieu soit confondu avec la nature: et l'on songe aux tendances panthéistes de Mgr. Myriel;<sup>3</sup> il apparaît beaucoup plus souvent sous une forme "[personnelle] et [paternelle] " et "symbolise assez exactement avec le surmoi".<sup>4</sup>

L'oeil de Dieu, omniprésent, implacable, est source de terreur bien plus que de réconfort. Sa lumière ne réchauffe pas,

---

<sup>1</sup>G.E. Glancier, Note sur la poétique de l'oeil chez Hugo, p. 90.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 360.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 66.

<sup>4</sup>Baudoin, Psychanalyse de Victor Hugo, pp. 179-180.

elle éblouit; il arrive même que par son excès, elle aveugle. Comment d'ailleurs échapper à un regard que n'arrêtent pas les surfaces et qui traverse les apparences comme en se jouant? Javert en fait l'expérience lui qui, ayant aperçu "dans les ténèbres l'effrayant lever d'un soleil moral inconnu"<sup>1</sup>, ne pourra plus ensuite que se jeter dans l'abîme. L'oeil de Dieu est une puissance tyrannique, et Jean Valjean éprouvera à maintes reprises un vertige mortel devant "L'invisible inexorable".<sup>2</sup>

Le plus terrible, c'est que ce regard de Dieu ne reste pas extérieur à nous, il est aussi en nous sous la forme de la conscience, cet "infini d'en bas". Voilà pourquoi la prison du regard divin est infiniment plus redoutable que le bain dont on peut toujours espérer s'évader. C'est qu'en effet, une fois qu'on a reconnu sa conscience, on est à soi-même son propre bourreau, son propre enfer. Alors les faux-fuyants n'ont plus cours, on est "étreint... accablé... terrassé" par une "lumière implacable".<sup>3</sup> La liberté est annulée, on sent "un fil"<sup>4</sup> qui nous tient "attaché".<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 360.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 425.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 423.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 433.

<sup>5</sup>Ibid., III, p. 434.

La conscience aussi est un regard qui fait violence, mais cette fois le sadisme cède la place au masochisme. C'est l'individu lui-même qui se dénonce, se poursuit, se traque, et Jean Valjean constate :

"Il faut, si l'on veut être heureux, monsieur, ne jamais comprendre le devoir; car dès qu'on l'a compris, il est implacable". 1

Aucun recul, aucun refuge, aucun appui ne résistent à cet oeil dont la présence finit par devenir obsession.

Cet oeil intérieur est redoutable, car il est sans fond: c'est un "gouffre mystérieux",<sup>2</sup> un "puits".<sup>3</sup> Il est susceptible de métamorphoses infinies, il est tantôt valorisé, tantôt dévalorisé. L'égoût par exemple, cette "conscience de la ville",<sup>4</sup> se présente alternativement comme image de vérité et comme germe de mort, monstre, chaos, abîme, réservoir d'images érotiques. Il est prison labyrinthique en même temps que refuge, véritable microcosme, réceptacle de toutes les contradictions. C'est un

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 437.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 231.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 425.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 297.

abîme qu'il faut explorer, sonder, mais où l'on risque de s'enfoncer et de s'engloutir. Car la conscience n'a que faire des repères en tous genres dont l'oeil de chair ne saurait se passer. Elle rejette les garde-fous créés par l'intelligence, elle fait fi des liens que se forge le coeur en guise de "radeau"<sup>1</sup> ou de "fil"<sup>2</sup> conducteur. La vision du monde qu'elle propose est un bouleversement radical de l'ordre établi, une substitution à la raison d'une sagesse supérieure qui ressemble fort à la démence. Devant la "conscience forcenée"<sup>3</sup>, toutes les constructions de l'esprit s'écroulent, sapées à la base. C'est un effrayant retour au chaos, un invraisemblable renversement des valeurs. Ainsi Javert se rend-t-il compte du danger que représente la bonté de M. Madeleine à l'égard de Fantine: "C'est avec cette bonté-là que la société se désorganise"<sup>4</sup> et lorsqu'il entrevoit en Jean Valjean "le crime transfiguré", toutes ses certitudes s'écroulent et il s'écrie: "Un gouffre en haut... A quoi se fier?... L'anarchie allait-elle donc maintenant descendre de là-haut?"<sup>5</sup>. L'oeil intérieur oblige donc à une remise en question

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 425.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 434.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 423.

<sup>4</sup>Ibid., I, p. 228.

<sup>5</sup>Ibid., III, p. 364.

totale des schèmes de pensée habituels.

L'homme, pris sous les feux croisés du regard social et du regard de sa propre conscience, se voit condamné à un déchirement douloureux. Mais on peut très bien vivre en mettant entre parenthèses l'un ou l'autre. Le cas le plus fréquent consiste à ignorer la présence en soi d'une lumière somme toute perturbatrice. Ce premier type d'aveuglement est illustré notamment par le Sénateur avec qui Mgr. Myriel s'entretient au début du roman.

" [C'] était un homme qui avait fait son chemin avec une rectitude inattentive à toutes ces rencontres qui font obstacle et qu'on nomme conscience, foi jurée, justice, devoir; il avait marché droit à son but et sans broncher une seule fois dans la ligne de son avancement et de son intérêt." <sup>1</sup>

Sa philosophie consiste à ériger en absolu les limites mêmes de sa vision: "Dieu est une sornette monstre", tout juste bonne à donner au peuple l'illusion d'une vie meilleure dans l'au-delà. C'est là la solution que propose le matérialisme.

L'autre face de l'alternative consiste à renier le regard de chair. On passe alors son temps dans la contemplation de l'infini et on oublie l'homme. Au début, Mgr. Myriel se rend

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 37.

compte qu'il est peut-être victime de cette autre forme d'aliénation et il se reproche "de s'absorber dans la loi divine au point de ne plus s'apercevoir de la loi humaine".<sup>1</sup> La même remarque s'applique à la vie monacale qui impose le renoncement total au regard charnel et par conséquent mutile l'être: "Castration, castration".<sup>2</sup> Perdre de vue l'homme, cela arrive également à ces "contemplateurs radieux du cosmos... qui ne comprennent pas qu'on s'occupe de la faim de ceux-ci, de la soif de ceux-là... magnifiques égoïstes de l'infini".<sup>3</sup>

Ainsi, l'homme, entouré de regards, passe-t-il son temps à se duper, tantôt niant l'homme, tantôt niant Dieu: "On ferme les yeux aux vérités. Les ténèbres sont l'habitude".<sup>4</sup> Et en effet, les points de vue paraissent assez peu conciliables: comment faire co-exister en soi le regard de chair et celui de la conscience?

A qui est-il donné d'accéder à un regard qui embrasserait tout à la fois, et permettrait de dépasser les contradictions?

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 25.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 42.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 255.

<sup>4</sup>Ibid., II, p. 69.

C'est en suivant l'itinéraire initiatique de Jean Valjean que nous essaierons de montrer les étapes qui permettent cette modification du regard sans laquelle la connaissance demeure impossible.

TROISIEME PARTIE: LE COMBAT DOUTEUX

Si certains êtres sont condamnés à l'animalité, il n'en va pas de même des protagonistes du drame pour qui la grande lutte met précisément aux prises le regard "trop humain", qui vise à la conservation du moi, et le regard de la conscience, qui impose le sacrifice. L'évolution que nous aurons à étudier chez Jean Valjean est déjà préfigurée par celle, déjà mentionnée, de Mgr. Myriel, et surtout par celle de Fantine. Ce n'est sans doute pas un hasard si Fantine joue finalement auprès de Jean Valjean le même rôle que le vieux conventionnel vis-à-vis de l'évêque. C'est grâce à eux que l'évolution finale sera possible.

Qui est Jean Valjean au début du roman? C'est un être traqué, dont le seul aspect suscite l'inquiétude. C'est un forçat qui se voit maltraité et injurié depuis si longtemps, qu'il a pris l'habitude de raser les murs "comme un homme humilié et triste".<sup>1</sup> Il a fini par ne plus même voir les gens qui le poursuivent de leurs quolibets en le montrant du doigt: "Les gens accablés ne regardent pas derrière eux".<sup>2</sup> Mais l'accablement

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 74.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 74.

ne va pas jusqu'à la résignation; la révolte couve en lui et la haine se lit dans son oeil qui "[luit] comme un feu sous une broussaille".<sup>1</sup> Pourtant, le bagne n'a pas eu sur lui un effet entièrement négatif. "Le malheur qui a aussi sa clarté [avait augmenté] le peu de jour qu'il y avait dans cet esprit"<sup>2</sup> et il avait reconnu son erreur certes, mais plus encore l'iniquité de la société. Au sortir du bagne, où il avait appris à lire, à écrire et à compter, il voyait plus clair; mais en même temps, la haine avait mis des ténèbres dans son âme. Toutefois, ce qui caractérise essentiellement Jean Valjean et permet en même temps d'accréditer son évolution ultérieure, c'est qu'il nous est présenté comme un forçat, certes, mais aussi comme un visionnaire. Si la lumière dans laquelle il baigne est un jour crépusculaire, c'est le signe même de sa prédestination, car il est dit dès le début: "Il vivait habituellement dans cette ombre, tâtonnant comme un aveugle et comme un rêveur".<sup>3</sup> Il y a donc une double potentialité du regard chez le héros. Par la haine et l'insuffisance du savoir, il est plongé dans les ténèbres; par contre, la capacité qu'il a de rêver, de rentrer en lui-même, lui permet de dépasser le niveau des apparences. Il ne saurait être

---

<sup>1</sup>Ibid., I, p. 75.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 100.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 104.

question d'interpréter de façon entièrement négative la cécité de Jean Valjean à l'endroit de "la Nature visible"<sup>1</sup> puisqu'en revanche, Hugo a doté son personnage d'un type de vision qui ressemble étrangement à la sienne. Lorsque Jean Valjean a la vision horrifiante d'un monde chaotique, difforme, en équilibre précaire; d'un monde qui de surcroît se meut de façon inquiétante, il s'agit là d'une modalité favorite de la vision hugolienne. Jean Gaudon constate à ce sujet que

"la structure de l'édifice qui se dresse sous les yeux du forçat, la manière dont il surgit de la pénombre obscure et blafarde, et jusqu'à certains mots comme escarpements, entassements, fourmillant, qui font partie du vocabulaire spécial de la contemplation, apparente cette rêverie à toutes celles qui, dans la plupart des grands poèmes de Hugo, sont à la fois l'instrument et la fin de la grande quête métaphysique". 2

On pourrait faire la même constatation au sujet de la méditation qui précède le vol chez l'évêque, méditation qui s'accompagne de trouble, et où idées et souvenirs semblent se diluer, faisant dans le cerveau un mouvement de flux et de reflux. Jean Gaudon parle de rêverie "cloacale" et signale à juste titre que

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 106.

<sup>2</sup>Jean Gaudon, "Je ne sais quel jour de soupirail", in Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, mars 1962, p. 368.

là encore on a affaire à une modalité de la "rêverie hugolienne".<sup>1</sup>

Il est donc clair que le romancier a voulu donner à son personnage les moyens de s'affranchir, de transcender les limites imposées par sa condition. Simultanément aveugle et voyant, Jean Valjean a en lui toutes les potentialités. Il ne reste plus qu'à déclencher le processus qui déterminera l'actualisation de l'une ou l'autre de ses virtualités.

Le tournant décisif, c'est bien sûr la rencontre avec Mgr. Myriel. Pour la première fois, le forçat est en présence d'un homme qui le traite avec bonté et avec respect, pour la première fois, il se voit juger en tant qu'homme, indépendamment de sa qualité de forçat. Il en est absolument stupéfait. Même si le forçat va provisoirement remporter la victoire, le conflit s'est déjà installé en lui, il hésite longuement avant de commettre le vol, il est fasciné par le spectacle qu'offre le visage de l'évêque endormi et il se décide enfin à perpétrer le délit comme on se jette à l'eau. Lorsque, ramené par les policiers, il est confronté avec Mgr. Myriel, la bonté du prélat l'éblouit et l'accable tout à la fois. C'est comme si les quelques certitudes qu'il avait acquises étaient d'un seul coup remises en question.

---

<sup>1</sup>Jean Gaudon, "Je ne sais quel jour de soupirail", p. 367.

Lumières ou ténèbres? Tel semble être l'enjeu de la lutte qui met aux prises Jean Valjean avec lui-même dans l'épisode intitulé "Petit-Gervais". Ayant entrevu une "lumière inconnue", il en est angoissé au point qu'il s'efforce de la masquer, en lui opposant "l'endurcissement de ses vingt dernières années".<sup>1</sup> Il aimerait ne pas voir, ne pas sentir des fissures déchirer le "calme affreux" qui avait fini par lui faire une solide carapace. Le refus de voir équivaut au refus de souffrir. Soudain, le mur érigé par le forçat entre lui et le monde se fait transparent, Jean Valjean reprend douloureusement contact avec la nature, avec le parfum des fleurs qui fait surgir les vestiges d'une innocence perdue. Penché qu'il est au-dessus de son gouffre intérieur, il ne fait plus qu'entrevoir ce qui l'entoure. Chaque fois que la rêverie s'emparera de lui, on verra d'ailleurs ses yeux se troubler. Les yeux troubles ou "hagards"<sup>2</sup> sont des signaux avertisseurs. Ils désignent le moment où le regard s'intériorise et prend la consistance de l'eau. Dès lors, il n'a plus aucune prise sur le monde extérieur. C'est pourquoi Jean Valjean considère Petit-Gervais "avec étonnement",<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 121.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 126.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 122.

comme si sa présence était irréaliste. Il faut la "commotion galvanique" provoquée par la pièce de quarante sous pour que le regard s'extravase et puisse reprendre contact avec le dehors. Mais la vision ne cesse pas pour autant. Encore sous l'emprise du vertige, le regard transmute le réel et fait de la pièce volée "un oeil ouvert"<sup>1</sup> qui accuse. C'est par le remords que Jean Valjean découvre l'existence de sa conscience, et que s'opère en lui un véritable dédoublement. Comme en rêve, Jean Valjean se voit lui-même comme s'il s'agissait d'un étranger et il se condamne. A ce moment-là, le jugement qu'il porte sur lui-même coïncide avec le regard social. Il est pour lui-même "le hideux galérien" et il "en [a] horreur".<sup>2</sup> Dans la lutte qui oppose en lui l'évêque au forçat, le dernier est finalement annulé, et le jour triomphe "ravissant et terrible à la fois".<sup>3</sup>

Au terme de ce premier combat, une mutation du regard s'est opérée. Après le trouble et le chaos, un ordre s'est établi mettant "d'un côté les épaisseurs obscures et de l'autre la lumière".<sup>4</sup> Il est possible de s'interroger sur la valeur de

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 123.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 127.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 128.

<sup>4</sup>Ibid., I, p. 127.

cette transformation. Est-il souhaitable, en effet, de substituer à la confusion, un ordre fondé sur un divorce si radical qu'il finit par supprimer tout un aspect du moi? L'analyse dont le regard se trouve désormais capable ne comporte-t-elle pas, comme l'aveuglement, certains risques? Et cette dichotomie ne risque-t-elle pas d'entériner le manque de coïncidence avec soi-même? On peut se demander si Jean Valjean règle son problème en offusquant le forçat qui est en lui. Le forçat semble en effet oublié quand nous retrouvons ensuite Jean Valjean à Montreuil-sur-Mer. D'ailleurs, il ne s'agit plus de Jean Valjean, mais de M. Madeleine. Le changement d'identité est venu renforcer le changement de vie. On se trouve en face d'un bourgeois respectable, dont la richesse profite à tous et qui, après avoir suscité bien des médisances, a fini par obtenir l'estime de ses concitoyens. En apparence, il est le digne émule de Mgr. Myriel. Comme lui, il est attentif aux "mystères de l'infini"<sup>1</sup> sans pour autant négliger l'humanité. Détaché des jouissances matérielles, il vit en ermite; pour sauver Fauchelevent il va jusqu'à affronter le regard de Javert et risquer d'être reconnu. Pourtant, il y a des choses qui lui échappent et son regard n'est pas exempt de faiblesses. Dans son désir

---

<sup>1</sup>v. Hugo, Les Misérables, I, p. 181.

d'expié sa faute, Jean Valjean s'est tracé une ligne de conduite un peu trop rigide sans doute. Il ne se rend pas compte que ses exigences morales, confrontées avec les réalités de la vie, peuvent devenir outrées. Exiger des bonnes moeurs de la part de la femme, c'est être "intolérant", dans la mesure où l'on ne choisit pas toujours son destin; cela, le galérien Jean Valjean n'eût pas dû l'oublier. Peu importe qu'il ne soit pour rien dans le renvoi de Fantine et la déchéance qui a suivi; il a tout de même sa part de responsabilité, puisque ce sont ses préjugés qui sont à l'origine du drame. Lui-même en est conscient et se sent tenu de réparer sa faute. Quand Fantine lui " [crache] au visage",<sup>1</sup> elle méprise en lui le pharisien: celui dont on chante les louanges, mais celui aussi par qui le malheur arrive. On est coupable non seulement du mal que l'on fait, mais de celui qu'on a eu le tort de ne pas déceler. Comme Mgr. Myriel devant le vieux conventionnel, Jean Valjean découvre, en face de Fantine, le chemin qui lui reste à parcourir. Dans le fond, en devenant M. Madeleine, Jean Valjean s'est rangé du côté de la classe dominante. Imperceptiblement, il a été gagné par certains préjugés. Lui qui, victime du jugement social, en avait reconnu naguère l'iniquité, s'est laissé prendre au piège au point d'assumer un masque, de se cacher derrière un nom d'emprunt, de jouer au bourgeois respectable. Son ascension n'est-elle pas illusoire? C'est

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 211.

ce dont il va prendre conscience lors de la nuit d'agonie où il sera à nouveau écartelé entre des exigences opposées.

Si la rencontre avec Mgr. Myriel avait déclenché le processus de "transfiguration",<sup>1</sup> l'affaire Champmathieu est la première grande épreuve que le héros doit affronter. C'est à ce moment-là seulement qu'il doit s'avouer à lui-même l'imposture grâce à laquelle il croyait pouvoir assurer son salut. Les deux exigences sur lesquelles il avait édifié sa nouvelle existence: "cacher son nom et sanctifier sa vie"<sup>2</sup> apparaissent soudain inconciliables et il s'agit désormais de faire un choix. Que Champmathieu soit pris pour Jean Valjean, qu'il risque d'être condamné à sa place, voilà une situation qui ne permet pas le statu-quo. Ne rien faire, c'est laisser l'innocent payer pour le coupable; crime infiniment plus abject que le vol pour lequel lui, Jean Valjean, avait été au bagne. La lutte qui se livre en lui est une véritable "tempête" et les images qui la dépeignent suggèrent une fluidification de la pensée. Comme lors de la première crise (épisode "Petit-Gervais"), le chaos semble envahir l'esprit en proie au vertige. C'est un état proche de la démence: il semblait que "Son cerveau avait perdu la force de retenir ses idées, elles passaient comme des

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 239.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 239.

ondes..."<sup>1</sup>. C'est là que deux regards s'affrontent: le regard de la conscience qui invite au sacrifice total, à la plongée "vers ce précipice ouvert au fond duquel [est] le ciel"<sup>2</sup> et le regard de chair, mis au service de l'instinct de conservation. Paradoxalement, c'est dans le moment même de cette douloureuse confrontation où plus rien ne semble clair, que la lumière se fait. Si tout était simple jusque là, c'est parce qu'on n'avait pas voulu voir. Se croire en sécurité n'est-ce pas dormir? Mais maintenant, il n'est plus possible de refuser de voir: devant les yeux hallucinés du héros, les deux principes contraires s'affrontent sous la forme de deux colosses: "une déesse et une géante",<sup>3</sup> et mènent un combat épique. La première a pour elle la force violente, la possibilité de rationaliser; la seconde a des armes plus insidieuses parcequ'intangibles. Le regard de la conscience fait fi des piètres raisonnements grâce auxquels l'homme se donne bonne conscience et croit assurer sa sécurité. Il exhorte à une remise en question totale de la hiérarchie des valeurs. Ce qui est valorisé par le regard de chair est rejeté par la conscience et inversement. Jean Valjean doit choisir entre les apparences et la réalité, le jugement humain et le jugement de Dieu,

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables,

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 240.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 247.

car l'un exclut l'autre: "Il n'entrerait dans la sainteté aux yeux de Dieu que s'il rentrait dans l'infâmie aux yeux des hommes!".<sup>1</sup> Dans tous les cas, le sacrifice s'impose, celui "de son bonheur" ou celui "de sa vertu".<sup>2</sup> Choisir le bonheur correspond à choisir l'aveuglement, opter pour la vertu semble imposer la destruction du regard de chair. Ce n'est donc pas sans raison que l'épreuve de Jean Valjean est comparée à celle du Christ au Jardin des Oliviers.<sup>3</sup> Comme l'écrit Hugo dans William Shakespeare:

"L'homme qui ne médite pas vit dans l'aveuglement, l'homme qui médite vit dans l'obscurité. Nous n'avons que le choix du noir". 4

Il semble bien en effet que le chemin qui mène à la lumière passe par les ténèbres et qu'il soit réservé aux visionnaires et aux rêveurs. Nous avons déjà parlé des "visions" qui hantent Jean Valjean, il convient peut-être de mentionner aussi le rêve très significatif qu'il fait immédiatement après la "Tempête sous un crâne" et qui ressemble à un voyage dans "l'Autre Monde". Jean Valjean se promène avec son frère, ce frère auquel "[il] ne pense jamais"<sup>5</sup> dans une campagne désolée. Puis,

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 246.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 255.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 255.

<sup>4</sup>V. Hugo, William Shakespeare, I, 5, p. 96.

<sup>5</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 256.

soudain, le frère a disparu... Il y a là, à la fois, l'expression d'une culpabilité, et la projection, sur le plan de l'imaginaire, de la situation dans laquelle Jean Valjean se trouve vis-à-vis de Champmathieu. Le rêve aurait ainsi un certain pouvoir de dévoilement, il permettrait d'entrevoir "Les choses sombres du monde ignoré"<sup>1</sup> en même temps qu'il pourrait être une forme du châtement. Dans le rêve, nos motivations les plus secrètes se révèlent, et Henri Guillemin signale que:

"l'idée d'une réprobation signifiée à l'homme impur par le moyen des songes, affleure, en plus d'une occasion... dans l'oeuvre de Hugo".<sup>2</sup>

Le cauchemar de Jean Valjean préfigure le voyage à Arras qui revêt lui aussi les caractéristiques d'un voyage aux enfers. Le paysage semble aussi peu réel que celui de son rêve; la nuit est vue comme un "gouffre" dans lequel il [s'enfonce] ;<sup>3</sup> toutes les circonstances qui le retardent paraissent autant de tentations de la part du Malin. Ce n'est qu'à la dernière minute en effet que Jean Valjean fera son choix. Lorsqu'après avoir franchi tous les obstacles extérieurs, reflets de ses réticences internes, il se retrouve dans la salle d'audience, c'est

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Travailleurs de la mer, II, Vii.

<sup>2</sup>H. Guillemin, "Hugo et le rêve", Mercure de France, I, V, 1951.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 261.

pour subir encore une fois "une sorte d'hallucination".<sup>1</sup> Tout se passe comme si la scène réelle et le cauchemar se confondaient. Son regard embrasse d'un seul coup Champmathieu, cet "autre lui-même",<sup>2</sup> et les images du passé qui ressuscite. Tout cela, "béant devant lui",<sup>3</sup> procure une telle sensation de vertige, qu'il est contraint de fermer les yeux. Il y a d'ailleurs un double mouvement de fuite: devant le regard d'autrui, ce qui l'amène à "dérober son visage" derrière une pile de cartons, et devant sa conscience, ce qui aboutit à une tentative pour s'aveugler.

Et soudain, au moment où le président va clore les débats, le coup de théâtre se produit, Jean Valjean a fait son choix: il revendique son identité et, face à tous les assistants médusés, il fait triompher la lucidité sur l'aveuglement. Que l'intrusion bouleversante de la vérité fasse penser à un acte de démente, il n'y a pas là de quoi surprendre. En dépouillant M. Madeleine de sa respectabilité, en laissant apparaître le forçat derrière la façade honorable du bourgeois, Jean Valjean renverse les valeurs.

Puisque lui seul voit clair, tous les autres sont dans l'erreur. C'est une condamnation sans ambiguïté du "regard de

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 286.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 287.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 287.

chair" au profit d'une vision capable de transcender les apparences et de jeter un pont entre visible et invisible. Lorsque Jean Valjean revendique le témoignage divin: "Ce que je fais en ce moment, Dieu, qui est là-haut, le regarde, et cela suffit",<sup>1</sup> il renonce à la considération sociale et, comme le fait remarquer G. Piroué: "il ne redevient homme que pour n'être pas reconnu homme".<sup>2</sup> La société, que décidément Hugo noircit plus qu'il n'est nécessaire, ne changera pas son point de vue. Peu importe que le coupable ait totalement modifié sa conduite, on ne lui en saura pas gré et son aveu ne lui obtiendra aucune clémence. Comme il faut un coupable, il est même très commode que Jean Valjean soit venu de lui-même se livrer à la justice. Tout le monde aura tôt fait d'oublier M. Madeleine et Jean Valjean sera de nouveau, aux yeux de tous, l'incarnation du crime, du vice, de l'enfer; à cette différence près qu'il ne coïncide plus du tout avec l'image ainsi projetée. Dès lors, le divorce est total, et comme on ne peut pas se soustraire entièrement au regard d'autrui, sa vie sera désormais placée sous le signe de la clandestinité.

Réintégré au bagne, dont il s'échappe au bout de quelques mois, il va chercher Cosette à Montfermeil, fidèle à la promesse

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 300.

<sup>2</sup>G. Piroué, Victor Hugo romancier, p. 44.

faite à Fantine. A partir de ce moment, le forçat et l'enfant suivront de concert un "itinéraire obscur et ondulant" afin de "dépister le guet de la loi et la fatalité sociale".<sup>1</sup>

C'est d'abord la masure Gorbeau qui abritera les deux fugitifs. C'est là que Jean Valjean "découvre l'aube de l'amour"<sup>2</sup>, second éblouissement après la lumière de la vertu incarnée par l'évêque. Mais la sécurité est illusoire, on échappe difficilement à la curiosité, et la "principale locataire" de l'immeuble, une "guetteuse" qui ne dédaigne pas de regarder par les trous de serrures, aura tôt fait de remettre Javert sur la piste de Jean Valjean.

A nouveau, ce sera la fuite tâtonnante à travers le dédale des rues de Paris. Jean Valjean, redevenu proie traquée, se voit obligé de chercher "un trou où se cacher"<sup>3</sup>, tandis que Javert le couve du regard "avec cette volupté sadique de l'araignée qui laisse voler la mouche".<sup>4</sup> On a d'un côté le bourreau: regard qui traque; de l'autre la victime, qui cherche à se faire invisible. Malgré l'errance labyrinthique

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 454.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 464.

<sup>3</sup>Ibid., I, p. 475.

<sup>4</sup>Ibid., I, p. 504.

et le piège du cul-de-sac Genrot, Jean Valjean parvient à échapper à la vigilance de Javert en escaladant une muraille. De l'autre côté, coïncidence inouïe, il rencontre Fauchelevent auquel il avait sauvé la vie à Montreuil-sur-Mer, et apprend qu'il a "atterri" dans le jardin d'un couvent. Ainsi, la Providence a voulu que le "cerf traqué"<sup>1</sup> se retrouve soudain dans un lieu clos au regard, où il peut se croire absolument à l'abri. En effet, comment songerait-on à le rechercher dans ce lieu impossible? Apparemment, le héros a raison de penser qu'il vient de trouver la solution à tous ses maux. Pourtant, à y regarder de plus près, ce havre de paix pourrait bien être semblable à ces lieux périlleux, aux apparences trompeuses, que les héros de la Quête du Graal se doivent de traverser. Est-ce bien le salut véritable qui s'offre dans "cette espèce de sépulcre"<sup>2</sup> Protégé par quatre murs qui font du couvent une île, il est bien à l'abri des poursuites, mais il est aussi en marge de la vie. Il se laisse prendre au piège d'un bonheur douillet: piège du silence du cloître, de la paix du jardin, de la joie des jeunes pensionnaires, de l'amour de plus en plus profond qui l'attache à Cosette. Pour rester dans cet asile, il va même jusqu'à simuler la mort; et n'est-ce pas d'ailleurs une forme de la mort

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 474.

<sup>2</sup>Ibid., I, p. 491.

que de passer cinq longues années retranché du monde extérieur! Il y a dans la vie monastique, écrit Hugo, une sorte de "stagnation malsaine";<sup>1</sup> et si le regard se purifie dans la contemplation et dans la prière, il s'aveugle par ailleurs, puisqu'il répudie le monde extérieur. Il arrive un moment où la conscience se réveille et Jean Valjean s'aperçoit alors de l'imposture. Il s'accuse d'égoïsme et considère qu'il ne lui appartient pas de dérober à Cosette le bonheur auquel elle aspire. Il constate qu'avant de renoncer à la vie, elle a le droit d'en faire l'apprentissage, et qu'enfin il est peut-être devenu à son endroit trop possessif. Ce que Jean Valjean ne semble pas voir, c'est que ce lieu de réclusion n'est pas pour lui non plus la solution. G. Piroué écrit:

"En dernier ressort, ce n'est pas la grâce en ces lieux qui descend sur le héros, mais la chape de l'immobilisme, la sclérose, la paralysie, l'égoïsme sous les couleurs de l'abnégation... c'est... le simulacre de la mort qui le fait pénétrer dans cet oasis d'angélisme. Trop tôt, illégitimement, par une tromperie envers Dieu à qui il force la main." 2

En dépit des obstacles il n'y a donc pas de salut en dehors de l'acceptation du risque: il faut tenter de vivre.

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 44.

<sup>2</sup>G. Piroué, op. cité, p. 51.

Jean Valjean rentre donc dans le monde, et c'est lui que Marius découvre en compagnie de Cosette au Jardin du Luxembourg. S'il pensait que "cinq ans de disparition avaient nécessairement détruit ou dispersé les éléments de crainte",<sup>1</sup> il ne prévoyait pas qu'au regard de la justice - et pour un tout autre motif - allait se substituer le regard de Marius. Malheureusement pour lui qui cherche à passer inaperçu, Cosette en atteignant ses quinze ans se métamorphose et s'idéalise. Comment le regard du jeune Marius n'en serait-il pas ébloui? Il est bien compréhensible qu'il la suive et cherche à savoir où elle demeure et qui elle est. Une fois encore, l'incognito de Jean Valjean est menacé, une fois de plus il doit déménager, quitter la maison de la rue de l'Ouest où il s'était réfugié, partir sans laisser de traces. On apprendra plus tard qu'il s'est [blotti] rue Plumet tout en louant "deux autres appartements dans Paris".<sup>2</sup> Finalement il n'y a pas tellement de différence entre celui que Marius appelle M. Leblanc et l'industriel M. Madeleine. De nouveau, Jean Valjean porte le masque: "il cachait son nom, il cachait son identité, il cachait son âge, il cachait tout... Ressembler au premier venu qui paie ses contributions, c'était là toute son ambition".<sup>3</sup> Passer inaperçu, c'est précisément

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 406.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 407.

<sup>3</sup>Ibid., II, p. 409.

ce qui est impossible à Jean Valjean. Il a beau déménager, les événements se chargent de mettre sur son chemin des gens capables de le reconnaître ou de le démasquer. Se rend-t-il chez un malheureux pour lui porter secours, le malheureux n'est autre que Thénardier et bien entendu le gredin le reconnaît. Comble d'ironie, la scène est vue également par Marius grâce au trou fait dans la cloison qui sépare sa chambre du galetas des Jondrette. Il y a dans toute cette scène une présence obsédante du regard: regard de Marius, qui voit sans être vu; regard de Thénardier, qui fixe sur M. Leblanc son oeil de reptile; regard de M. Leblanc, qui observe. D'un côté, les protagonistes du drame à venir s'affrontent du regard; de l'autre côté, le spectateur fasciné domine la scène. Dans le combat que livre Jean Valjean contre Thénardier et ses acolytes, il est remarquable que le héros garde cependant une position de supériorité et que cette domination s'impose par le regard. Si l'oeil de Thénardier est une arme redoutable, elle ne dérange pas plus Jean Valjean que le fer rouge qu'il applique lui-même sur son bras. Face à ces misérables, son regard reste serein, il plane. Les menaces de ces gens-là n'ont pas de prise sur lui, il ne se défend même pas contre eux. "Faites de moi ce que vous voudrez"<sup>1</sup> dit-il à Thénardier,

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 337.

comme si, au fond, il le plaignait plus encore qu'il ne le méprisait.

Le mal physique, Jean Valjean ne le redoute pas, en effet, et il ne craint pas que Thénardier le livre puisque, s'il se doute qu'il a "un intérêt quelconque à cacher quelque chose"<sup>1</sup>, il ne sait pas que l'homme qui est venu chercher Cosette à Montfermeil n'est autre que le forçat Jean Valjean. La situation change brutalement à l'arrivée de Javert. Javert, en effet, c'est le regard impitoyable de la justice braqué sur lui. Cette fois encore, Jean Valjean se voit dans l'obligation de fuir, sous les yeux de Marius qui n'y comprend plus rien. Il s'enfonce à nouveau dans l'ombre tandis que Marius, ayant perdu la trace de la jeune fille qu'il aime, se retrouve dans les ténèbres et se laisse glisser dans une rêverie vertigineuse.

Après avoir échappé à Javert et à Marius, Jean Valjean se rassure. La maison de la rue Plumet et son jardin en friche paraissent un abri sûr et la présence de Cosette lui procure un "radieux bonheur"<sup>2</sup>. Une autre épreuve va cependant lui être infligée et par celle-là même qui lui est devenue

---

<sup>1</sup>Ibid., II, p. 338.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 418.

indispensable. Quand Jean Valjean avait décidé de s'en aller du couvent, sans doute ne se doutait-il pas que Cosette deviendrait belle et que lui-même éprouverait alors un brusque sursaut d'égoïsme. "Cet homme qui avait passé par toutes les détresses...",<sup>1</sup> qui avait consenti à tous les sacrifices, ne peut assumer l'idée de perdre Cosette. Dès qu'elle prend conscience de sa beauté et qu'elle se met à songer à sa toilette, le malheureux homme devient "envieux";<sup>2</sup> au lieu de penser à son bonheur à elle, il se demande ce que lui-même va devenir. Alors que son regard a réussi à transcender les préjugés, les principes, les lois; il est maintenant obscurci par l'amour. Jean Valjean se met à " [détester] cordialement"<sup>3</sup> Marius et à le juger sans même le connaître. La haine naît à nouveau en lui, et il retrouve "des yeux étincelants et terribles"<sup>4</sup> chaque fois qu'il est mis en présence de son rival. Car il s'agit bien d'un rival pour cet homme qui n'a jamais connu l'amour de la femme. Le sentiment qu'il porte à Cosette est un mélange assez trouble, en effet, et bien

---

<sup>1</sup>Ibid., II, p. 420.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 421.

<sup>3</sup>Ibid., II, p. 426.

<sup>4</sup>Ibid., II, p. 427.

qu'il ne s'en rende pas compte, "l'amour proprement dit était dans sa tendresse énorme pour Cosette comme le filon d'or est dans la montagne, ténébreux et vierge".<sup>1</sup> Que Marius ose venir s'interposer entre Cosette et lui, Jean Valjean s'y refuse avec la fureur du désespoir. C'est au moment où il croit avoir atteint le terme de son errance, où il sent qu'il "touche au but"<sup>2</sup> en l'ayant bien mérité, que tout est remis en question. Perdre Cosette, c'est pour lui perdre la vie. Jean Valjean découvre chez lui une nouvelle forme d'aliénation: l'amour comme la haine peut avoir ses dangers. Jean Valjean se prend à regretter d'avoir quitté le couvent, il se referme sur lui-même tandis que Cosette, malheureuse elle aussi, souffre de son côté. La belle entente qui existait entre eux se désagrège. A la faveur de la blessure qu'il s'était infligée chez Thénardier, Cosette se montrant prévenante à son égard, il s' imagine un certain temps qu'il s'est trompé, que ses craintes étaient vaines. Il finit par ensevelir ses doutes, tout semble être comme avant; Cosette de son côté paraît moins triste. Pendant que Marius, grâce à Eponine, avait retrouvé la trace de Cosette, pendant que les deux jeunes gens éblouis de leur amour se voyaient tous les jours et oubliaient tout le reste, "Jean Valjean, lui,

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 189.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 427.

ne se doutait de rien".<sup>1</sup> Sa seule préoccupation, c'était que récemment, le jardin "était violé et que des inconnus y pénétraient".<sup>2</sup> Cette constatation et la mise en garde qu'il avait reçue de déménager, il n'en avait pas fallu davantage pour que Jean Valjean se sente une fois de plus menacé et décide de partir. C'est alors le drame pour les deux jeunes gens. Marius, devant le refus de son grand-père de lui laisser épouser Cosette, songe au suicide. Pendant ce temps, Jean Valjean aveuglé ne se rend compte de rien; tout se passe comme si, en changeant de domicile, tout allait s'arranger et redevenir comme avant. La découverte de la lettre écrite par Cosette à Marius va donc faire l'effet d'une bombe. Jean Valjean se croit d'abord victime d'une hallucination, il ne peut croire le témoignage de ses sens. Mais "La récurrence d'une vision est une réalité"<sup>3</sup> et il est bien forcé de regarder les choses en face. Alors, c'est comme si toutes les épreuves surmontées jusque là n'avaient servi à rien: "Tous les gouffres s'étaient rouverts en lui".<sup>4</sup> L'instinct animal qu'il avait tant combattu réapparaît, hideux:

---

<sup>1</sup>Ibid., III, p. 39.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, I, p. 70.

<sup>3</sup>Ibid., II, p. 187.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 183.

la perspective de perdre l'être aimé fait ressurgir en lui le spectre de la haine. Pourtant, lorsqu'à la barricade de la rue de la Chanvrerie, Jean Valjean aurait l'occasion de voir disparaître son rival sans même intervenir, il entreprend au contraire de lui sauver la vie. Toute la puissance dont son regard est capable sert non pas à écraser son adversaire, mais bien à faire surgir le puits qui va les sauver tous deux. Ici, Hugo accorde au regard un pouvoir absolument illimité, il semble que, parvenu à un degré d'intensité suffisant, il devienne capable "de faire éclore la chose demandée".<sup>1</sup> Et en effet, derrière la grille qui semble naître sous les yeux du héros, il y a le "puits", la paix, "la sécurité la plus absolue".<sup>2</sup>

La traversée de l'égoût, c'est probablement le chemin de croix de Jean Valjean, l'épreuve la plus odieuse, la plus difficile, celle dans laquelle il va risquer la mort sous sa forme la plus abjecte. Il va falloir non seulement vaincre les ténèbres, mais éviter de se perdre dans cette "espèce de casse-tête chinois",<sup>3</sup> et de s'engloutir dans la

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 290.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 312.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 315.

boue perfide. Cette fois, il va devoir assumer la plongée dans le gouffre, sans aucun secours, sans aucun repère pour se guider. La lumière lui est ravie, le sol même se dérobe sous ses pas, aucun plan n'est là pour indiquer la bonne voie qu'il se verra contraint de deviner. Que la traversée de l'égoût soit l'équivalent d'une plongée en soi-même, il n'y a pas lieu d'en douter.

"Le Leviathan des égouts... n'est pas seulement le marais des déjections humaines... mais l'image et l'aveu de sa propre turpitude, Jean Valjean de sa vie, n'ayant jamais éprouvé de sentiments plus bas, jalousie et envie de tuer, qu'au moment où il se rendait sur la barricade." 1

La plongée dans l'égoût, c'est donc l'équivalent de la plongée dans l'inconscient. Et l'inconscient, comme l'égoût, c'est le chaos, le réservoir de tous les immondices, la cave terrible où fourmillent de monstrueuses créatures, le lit de la mort, l'enfer en somme. Explorer des profondeurs aussi effrayantes semble une entreprise démentielle. Et pourtant, la descente aux enfers semble bien la condition préalable à toute vraie connaissance.

---

1G. Piroué, Victor Hugo, romancier, pp. 46-47.

Il faut descendre plus bas pour monter plus haut, et le bain de boue est purificateur. C'est grâce à cela que le regard accède à la vérité, une fois que les masques ôtés, il reste la "sincérité de l'immondice". Il convient en effet de ne pas se voiler le regard devant la laideur: l'estomac existe, l'intestin aussi, et l'ordure. Mettre un voile ne supprime pas leur existence. Il s'agit de surmonter son dégoût; la matière, après tout, n'est pas plus répugnante que le mal moral; pourquoi cette délicatesse soudaine des narines quand l'âme ne bronche pas devant le crime?

Toute l'horreur de la plongée dans l'égoût s'accroît encore du fait que l'expérience est vécue comme une copulation, dans laquelle l'homme se sent littéralement englouti, avalé. Le fontis bourbeux dans lequel Jean Valjean s'enfonce, ressemble à ces sables mouvants qui se transforment en "glue" alors que "La terre, pénétrée d'océan devient piège".<sup>1</sup> Ce passage dans lequel la terre "s'offre" et "s'ouvre" traîtreusement pour consommer le "sinistre effacement d'un homme"<sup>2</sup>, a un caractère nettement érotique. Il est à remarquer que l'acte charnel est évoqué en termes péjoratifs et qu'il

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, pp. 329-330.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 329.

suscite à la fois fascination et répulsion. L'expérience est d'ailleurs fondamentalement ambivalente car, se présentant sous l'aspect d'une mort ignoble, elle aboutit pourtant à une nouvelle vie. Tout se passe comme si la plongée dans l'inconscient était aussi la "regressio ad uterum" destinée à faire naître le héros "à un nouveau mode d'être... Il y a proprement re-naissance mystique, d'ordre spirituel,... ouverture à l'Esprit".<sup>1</sup> Il est révélateur que la victoire s'obtient ici non pas en s'élevant mais, au contraire, en acceptant de descendre et même de s'enfoncer. La vision claire n'est présentée comme possible, qu'après avoir assumé préalablement l'aveuglement et le retour au chaos. Ceci implique que pour Jean Valjean, et bien entendu pour Hugo, il n'y a de vraie connaissance que globale. Dans l'épreuve subie par le héros, tous les repères sont supprimés: l'oeil ne voit plus, l'oreille est sourde, le sol se dérobe, les couloirs forment une sorte de toile d'araignée, on "[marche] dans une énigme"<sup>2</sup>. La conscience claire est tenue en échec, c'est la débâcle de l'esprit d'analyse au profit d'une sorte de vision qui englobe les contraires. Au "signifiant" égoût correspondent une multitude de signifiés antithétiques dont la synthèse

---

<sup>1</sup>Mircea Eliade, Aspects du mythe, pp. 102-103.

<sup>2</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 316.

s'effectue, alors que l'esprit, renonçant à la logique, retrouve l'extraordinaire pouvoir synthétique propre à la mentalité primitive. Alors, l'homme se retrouve dans sa totalité, "le sujet rationnel, l'individu social, [ne prend plus ses distances] en face de la personne concrète"<sup>1</sup>, "la pensée se trouve en prise directe avec la réalité".<sup>2</sup> Nous aurons à montrer ultérieurement, que la connaissance dont il est ici question, est celle-là même à laquelle la poésie peut prétendre. Le poète qu'est Victor Hugo prête à son héros un regard qui est sans aucun doute le sien et c'est par ce même regard qu'il lui accorde le salut spirituel.

Que Jean Valjean sauve Marius est relativement accessible: il se sauve avant tout lui-même en assumant ce qu'il est sans aucune restriction. Cette étape de sa quête est décisive car elle met un terme au jeu des masques, à la tentation du déguisement, comme aux conflits internes. Sans doute pour la première fois, Jean Valjean accepte d'être tout ce qu'il est; c'est pourquoi il s'identifie à la sortie de l'égoût, alors que Javert ne l'avait pas reconnu. Se nommer devant Javert, c'est en effet accepter son destin, peut-être même le provoquer. Jean Valjean accède à la lucidité en

---

<sup>1</sup>G. Gusdorf, Mythe et Métaphysique, Flammarion, Paris, p. 17.

<sup>2</sup>Ibid., p. 18.

constatant que le nom est un moi, et qu'il est inutile de penser accéder à l'être en le cachant. Ceci rappelle étrangement le Roman de Perceval dans lequel le héros, en découvrant son nom, découvre simultanément la mission qui lui est attachée. Or Jean Valjean, victime exemplaire, est de la même manière un "prédestiné".

A partir du moment où il accepte le destin qui est le sien, l'issue du combat est moins incertaine, et en dépit des ultimes pièges, le héros est désormais sur la voie du "triomphe". La scène où Jean Valjean se dénonce et où il résout en quelque sorte le problème de son existence, rappelle le mythe d'Oedipe, alors que le héros résout l'énigme proposée par le sphinx. Si l'on admet avec Adler que le mythe illustre non seulement un conflit d'ordre sexuel mais aussi un désir de se libérer des contraintes sociales, on peut sans doute avancer l'hypothèse que Javert joue, vis-à-vis de Jean Valjean, le rôle que joue le sphinx pour Oedipe. Il en a certaines caractéristiques: par sa rigidité, il ressemble à une statue; par ailleurs, il s'apparente au règne animal: c'est un "tigre légal... un chien de garde"<sup>1</sup> et il a des "griffes"<sup>2</sup>. Créature

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 362.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 360.

composite, il incarne les valeurs sociales et n'existe qu'en fonction d'elles. Il n'est pas étonnant que lorsque ses certitudes s'effondrent, il cesse d'exister. Javert se suicide, de même que le sphinx s'anéantit, car il n'a plus de raison d'être. Jean Valjean a maintenant accédé à la connaissance de lui-même, par delà le système de valeurs dont Javert était le gardien. Le héros n'aura plus désormais d'autre adversaire que lui-même, d'autre juge que sa propre conscience.

Dans le conflit qui opposait le regard d'autrui au regard intérieur, le dernier a fini par l'emporter. La victoire pourtant n'est pas totale car si les obstacles extérieurs n'ont plus de prises, il reste pourtant un noyau de résistance: l'amour que Jean Valjean porte à Cosette. Or, si cet amour a été à l'origine source de lumière, il s'est plus tard montré apte à obscurcir le jugement et à entraver la progression morale du héros. Tout se passe comme si le salut exigeait le renoncement à toutes les attaches: celles de l'intelligence, mais aussi celles du coeur. Jean Valjean aura beau sauver Marius, léguer sa fortune à Cosette, réunir les jeunes gens, se livrer à Marius en lui dévoilant son identité, le dénuement n'est pas encore total. Il a bien renoncé à la considération de tous, il s'est éloigné des biens de ce

monde, mais il est encore attaché par "un fil... dans le coeur"<sup>1</sup> qu'il ne peut arracher. Le dernier combat est prométhéen, c'est le face à face tragique du héros avec sa "destinée incurable"<sup>2</sup>. La conscience qui n'est jamais satisfaite exige qu'il " [consomme] lui-même son irrémédiable engloutissement".<sup>3</sup> Après le chemin de croix, c'est la crucifixion, "la dernière gorgée du calice".<sup>4</sup> Jean Valjean se fait illusion lorsqu'il songe qu'en avouant tout à Marius, il pourra ainsi continuer de voir Cosette. Son aveu ressemble d'ailleurs à un plaidoyer. Il s'imagine encore qu'il peut faire coexister un attachement terrestre avec les exigences de sa conscience. Dieu ne lui accordera pas cette faveur. Le destin de Jean Valjean est hors série; lui-même le sait bien qui dit à Marius: "je ne suis d'aucune famille, moi. Je ne suis pas de la vôtre. Je ne suis pas de celle des hommes".<sup>5</sup> Le destin lui impose, en guise de châtement, de consommer le sacrifice total et, littéralement,

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 434.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 424.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 426.

<sup>4</sup>Ibid., III, p. 428.

<sup>5</sup>Ibid., III, p. 434.

de se désincarner. Après avoir tout dévoilé à Marius, il est à remarquer que, s'arrêtant devant une glace, il ne s'y voit même plus, comme si son enveloppe charnelle avait cessé d'exister.<sup>1</sup> Peu à peu, il se contraindra lui-même à briser les fils qui l'attachent à Cosette et finalement renoncera à la voir, c'est-à-dire à vivre. Dès qu'il ne la voit plus en effet, son regard s'éteint; et c'est par la perte du regard de chair qu'il accède à la vision suprême. C'est sur son lit de mort que Jean Valjean, qui "ne [voit] plus très clair",<sup>2</sup> accède enfin à la lumière: c'est le triomphe de l'âme sur la matière. Toutes les contradictions sont alors dépassées puisque derrière la nuit, il y a le jour... C'est dans le reniement de soi-même et la soumission inconditionnelle au regard de Dieu, que Jean Valjean trouve sa raison d'être. Le sens de la quête du héros est à chercher au-delà du livre, dans "l'éloquence du silence" et dans "l'acte de foi en l'inexprimable".<sup>3</sup> En définitive, le conflit entre les deux formes de regards: "regard de chair" et "regard divin", ne peut être résolu

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 438.

<sup>2</sup>Ibid., III, p. 502.

<sup>3</sup>Piroué, p. 84.

qu'en sacrifiant l'un à l'autre, et c'est dans la nuit du tombeau qu'a lieu l'illumination. Ainsi que le fait remarquer Pierre Albouy:

"Le titan hugolien est un Gueux, un Misérable, prostré comme Job et comme lui, pourvu par Dieu de la toute-puissance de la souffrance..."<sup>1</sup>

Il ne trouve la grandeur qu'"au fond de l'abîme."<sup>2</sup>

L'on pourrait dire de Jean Valjean ce qui, dans William Shakespeare, s'applique à Job lui-même: "tombé, il devient gigantesque". C'est par le renoncement le plus total que le héros accède à la cime, puisque "Monter, c'est s'immoler."<sup>3</sup>

Le triomphe de Jean Valjean a lieu hors de la vie, ce qui le condamne à " [traverser] son propre roman dans la plus totale inefficacité terrestre".<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup>P. Albouy, Mythes et Mythologies, p. 246.

<sup>2</sup>Ibid., p. 245.

<sup>3</sup>V. Hugo, Contemplations, Dolor, p. 297.

<sup>4</sup>G. Piroué, p. 47.

CONCLUSION: VICTOR HUGO ET LA "VISION"

Nous avons vu que, dans Les Misérables, l'oeil et le regard jouent un rôle capital. Tout se passe comme si chaque chose, dans l'univers, était simultanément regardante et regardée, tandis que "ce fourmillement de regards donnés et reçus est lui-même dominé par l'oeil omniprésent de Dieu".<sup>1</sup> Tous les conflits se ramènent ultimement à l'opposition du jour et de la nuit, du visible et de l'invisible. Observer le visible, contempler l'invisible, telle est la tâche que Victor Hugo s'assigne. Après le deuil et l'exil, "le rêveur d'autrefois" a cédé la place au songeur:

"Deviens le grand oeil fixe ouvert sur  
le grand tout.  
Penche-toi sur l'énigme où l'être se  
dissout,  
Sur tout le genre humain et sur toute  
la tombe." 2

Au poète donc, revient la mission d'établir un pont entre le visible et l'invisible, la terre et le ciel. Par

---

<sup>1</sup>G.E. Clancier, op. cité, p. 93.

<sup>2</sup>V. Hugo, "A celle qui est restée en France", Les Contemplations, classiques Garnier, p. 353.

une transmutation du regard, il doit pouvoir assumer la plongée dans le gouffre, comme l'essor vers les cimes de l'idéal. A mi-chemin entre le "regard de chair" et le regard divin, le regard du poète est essentiellement médiateur. Grâce à lui, le réel ne se referme pas sur lui-même, il renvoie à un en-deçà et à un au-delà. L'observation est un point de départ, mais le penseur ne saurait s'en tenir à ce mode de connaissance, qui reste à la surface des choses.

Cette superficialité du regard, c'est justement ce que l'auteur reproche à Louis-Philippe: "doué d'observation et non de divination... il avait besoin de voir pour juger... ignorant... tout ce qu'on pourrait appeler les courants invisibles des âmes."<sup>1</sup> L'observateur social que Hugo veut être ne se contente pas des faits, il veut aller au-delà pour découvrir les causes. Ce qui l'intéresse, ce sont "les aspirations intérieures, les soulèvements cachés et obscurs des âmes",<sup>2</sup> tout ce qui échappe à la vue et qu'il s'agit d'amener à la surface. Car le danger réside justement dans ce qui ne

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 357.

<sup>2</sup>Ibid., II, p. 357.

se voit pas. Déchiffrer l'indéchiffrable, nommer l'innommable, telle est l'ambition du poète. S'il s'intéresse à l'histoire, ce n'est pas en qualité d'historien des événements. La Révolution, l'Empire, sont pour lui des énigmes à déchiffrer; derrière les faits, il y a autre chose: "l'intérieur, le fond...",<sup>1</sup> de même que, au-dessous du Paris visible, il y a l'égoût. Il faut interroger, scruter, sonder tout l'univers sans exception, puisque rien n'est insignifiant et que "tout travaille à tout".<sup>2</sup> Le poète est donc un agent de dévoilement. Son regard doit traverser les masques, les travestissements de tous ordres: ce qui cache l'homme et ce qui maquille la vérité. L'oeil doit pouvoir transcender, regarder les choses comme à vol d'oiseau, tout aussi bien que se révolter pour regarder en dedans. Car pour Hugo, il ne s'agit pas d'être seulement un de ces "contemplateurs du cosmos... spectateurs tranquilles de la douleur",<sup>3</sup> mais d'assumer aussi la plongée intérieure dans ce gouffre qu'est l'homme. Le regard du poète est un regard qui s'engage: le beau ne saurait être dissocié du

---

<sup>1</sup>V. Hugo, Les Misérables, III, p. 11.

<sup>2</sup>Ibid., II, p. 412.

<sup>3</sup>Ibid., III, p. 254.

vrai. C'est pourquoi, dans sa volonté de ne rien laisser dans l'ombre, Hugo fait figure de démiurge. Sans cesse, ce "regardeur infini" traque ses personnages, lit au fond de leurs consciences, traverse leurs déguisements.

Il voit partout à la fois, faisant fi des distances, jouant même avec le temps.

Que le regard qu'il porte sur sa création soit davantage celle d'un poète que celle d'un romancier, il n'y a pas lieu d'en douter. Visionnaire plus souvent qu'observateur, il se soucie assez peu de réalisme. Généralement les paysages, les éclairages, les lieux privilégiés, les objets, renvoient à autre chose qu'eux-mêmes, sont éminemment symboliques. Ainsi que le fait remarquer Jean Gaudon, toute l'oeuvre baigne dans "Je ne sais quel jour de soupirail..." et tout se passe comme si "le soleil, l'été, le ciel, l'aube, étaient bannis du livre et remplacés par un éclairage monotone et ambigu. Les rares scènes diurnes semblent avoir été escamotées ou privées de lumière." <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Jean Gaudon, "Je ne sais quel jour de soupirail", Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, mars, 1962, p. 363.

Tout se passe dans une sorte de crépuscule qui n'est pas même la nuit, mais "une lumière abstraite qui ne se définit jamais que négativement"<sup>1</sup> et qui baigne des paysages tout aussi abstraits, simples reflets d'états d'âme, projections de visions intérieures. Les paysages réels ne se distinguent pas essentiellement du paysage imaginaire dont rêve Jean Valjean avant d'aller se livrer au tribunal. C'est la même campagne déserte et triste, la même nature hostile. Quant à la vision charmante du jardin de la rue Plumet, elle n'est là que pour servir de contrepoint à l'amour de Marius et de Cosette, à leur désir naissant. Le monde extérieur n'existe que par l'âme qui le reflète; il tient tout entier dans le regard. C'est en quelque sorte un espace mythique.

Quant aux lieux comme le couvent, la barricade, l'égoût... ils servent à marquer les étapes de l'itinéraire initiatique. De leur côté, les objets sont symboliques: qu'il s'agisse des chandeliers de l'évêque, de la valise que Jean Valjean garde constamment près de lui, du

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 364.

pan de l'habit déchiré; ce sont des témoins, des pièces à conviction, en tous cas des signes renvoyant à un en-deça ou à un au-delà.

Si l'on considère les personnages, leur existence en tant que créatures romanesques est des plus contestable. Simplifiés, réduits à incarner une idée, ce sont avant tout des héros épiques. Baudelaire dit à leur propos, que ce sont des "figures idéales", "des abstractions vivantes",<sup>1</sup> et Hugo admet lui-même: "Ce livre a été composé du dedans au dehors, l'idée engendrant les personnages, les personnages produisant le drame".<sup>2</sup> On ne sait à peu près rien de l'apparence physique des protagonistes du drame, les traits du héros lui-même ne nous sont pas connus. Chaque fois qu'une particularité physique est mentionnée, c'est qu'elle renvoie à quelque chose sur le plan moral. Et il est significatif de constater que précisément le trait caractéristique par excellence, c'est le regard. Si l'on sait qu'Enjolras a les yeux bleus, c'est parce que le bleu est associé à la pureté, à l'innocence, à l'idéal. Dans l'univers manichéen

---

<sup>1</sup>Baudelaire, Oeuvres Complètes, Bibliothèque de la pléiade, p. 789.

<sup>2</sup>v. Hugo, Oeuvres Complètes, Ed. Imprimerie Nationale, Roman III, p. 311. Cité par H.J. Hunt in "Le Sens épique des Misérables", Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, février 1962, p. 304.

de Hugo, les bons ont le regard profond, ils "contemplant", méditent ou songent; les mauvais ont la prunelle ténébreuse, parfois même ils se définissent par une absence totale de regard.

Que Victor Hugo ait doué Jean Valjean des qualités visionnaires qui lui sont propres, nous l'avons déjà signalé. Le regard de Jean Valjean, c'est celui-là même qui est propre au poète. Dans Littérature et Philosophie mêlées, il y a cette affirmation:

"Pour que la muse se révèle  
 au poète , il faut qu'il  
 ait en quelque sorte dépouillé  
 toute son existence matérielle...  
 Il faut qu'il se soit isolé  
 de la vie extérieure pour  
 jouir avec plénitude de cette  
 vie intérieure qui développe  
 en lui comme un être nouveau,  
 et ce n'est que lorsque le  
 monde physique a tout a fait  
 disparu à ses yeux que le monde  
 idéal peut lui être manifesté" 1

On voit qu'il n'y a guère de différence entre l'expérience poétique du créateur et l'expérience mystique de Jean Valjean. C'est par le même regard qu'ils appréhendent le

---

<sup>1</sup>Cité par A. Béguin, L'Ame romantique et le rêve, p. 369.

monde, c'est par la "vision hallucinatoire"<sup>1</sup> qu'ils accèdent à cette réalité autre que Hugo appelle le "surnaturalisme". Le vertige qu'éprouve Jean Valjean devant le gouffre, c'est le même que celui que ressent le poète dans ces moments privilégiés où "il voit dans la réalité autre chose que ce qu'on y perçoit généralement à l'état de veille".<sup>2</sup>

Toutes les visions de Jean Valjean, dans lesquelles la pensée se liquéfie, où l'univers retourne au chaos pour renaître transfiguré, sont avant tout celles du poète. Avant le surréalisme, Victor Hugo a eu l'intuition que la poésie avait partie liée avec le rêve, dont il avait compris le pouvoir de révélation:

"Le rêve, qui est tout spontané, prend et garde, même dans le gigantesque et l'idéal, la figure de notre esprit... Dans ces aspirations bien plus que dans les idées composées, raisonnées et coordonnées, on peut retrouver le vrai caractère de l'homme. Nos chimères sont ce qui nous ressemble le mieux." 3

---

<sup>1</sup>Michael Riffaterre, Essais de stylistique structurale, Flammarion, p. 222.

<sup>2</sup>Michael Riffaterre, Essais de stylistique structurale, Flammarion, p. 223.

<sup>3</sup>V. Hugo, Les Misérables, II, p. 219.

Et la vision poétique ne diffère pas essentiellement du rêve éveillé. C'est par elle que l'équilibre précaire du monde est détruit, c'est grâce à elle qu'un nouvel ordre est instauré, en dépassant les contradictions. Par la vertu d'un regard qui embrasse les deux infinis, Hugo accorde non seulement le salut à son héros, mais laisse espérer une réconciliation de l'homme avec le monde. Cette force de contestation qu'est la vision poétique est en même temps un acte de foi. Toutes les métaphores où le poète accouple le sensible et le spirituel affirment l'existence d'une "surréalité" au sein de laquelle s'opère la fusion du moi et du non-moi.

Par la grâce de la poésie, le regard de l'homme est rendu à sa pureté première, à ce point de l'esprit défini par A. Breton comme celui où "Le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable... cessent d'être perçus contradictoirement."<sup>1</sup>

"La boue, mais l'âme": tel est le titre d'un des chapitres du roman. Partir de la matière pour aboutir à l'idéal, telle est bien la démarche du poète qui, par la vertu transfigurante de sa vision, fait des Misérables une oeuvre éminemment spiritualiste.

---

<sup>1</sup>André Breton, Second Manifeste du Surréalisme, Collection Idées n.r.f., pp. 76-77.

BIBLIOGRAPHIE

- Albouy, Pierre: La création mythologique chez Victor Hugo, Corti, 1963.  
Mythes et mythologies, Armand Colin, Collection U.
- Audiat, Ph.: Ainsi vécut Victor Hugo, Paris, Hachette, 1947.
- Bachelard, A.: L'idée de justice dans l'oeuvre de Victor Hugo. Paris, Imp. administrative, 1953.
- Bachelard, G.: La psychanalyse du feu. Librairie Gallimard.  
L'Eau et les Rêves. Librairie José Corti  
L'Air et les Songes. Corti  
La Terre et les Réveries du Repos. Corti  
La Terre et les Réveries de la Volonté. Corti  
La Poétique de la Réverie. P.U.F.  
La Poétique de l'Espace. P.U.F.
- D'aurevilly, J. Barbey: Victor Hugo. Paris, Grès, 1922.
- Barrère, J.B.: La Fantaisie de Victor Hugo, Paris, Corti, 1949.  
Hugo, l'Homme et l'Oeuvre, Paris, Boivin, 1952.
- Barthes, R.: Mythologies. Le Seuil, 1958.
- Baudelaire, C.: L'Art Romantique. Julliard, Collection Littérature.
- Baudoin, C.: Psychanalyse de Victor Hugo. Genève, Action et Pensée, 1943.  
Le Triomphe du héros. Plon, Paris, 1952.
- Béguin, A.: L'âme Romantique et le rêve. Paris, Librairie José Corti
- Bellessort, A.: Victor Hugo, Essai sur son oeuvre, Paris, Librairie Académique
- Benoît-Lévy, E.: Les Misérables de Victor Hugo, Paris, Malferre, 1929.

- Berret, P.: Victor Hugo, Paris, Librairie Garnier Frères, 1927.
- Bonaparte, M.: Chronos, Eros, Thanatos, P.U.F., Paris, 1952.
- Cellier, L.: L'épopée romantique. Paris, P.U.F., 1954.  
"Chaos vaincu. Victor Hugo et le roman initiatique". Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, no 6, Mars 1962, 329-339.
- Ciana, A.: Victor Hugo. Genève, Editions Helvetia, 1941.
- Clancier, G.E.: "Note sur la poétique de l'oeil chez Hugo". Cahiers du Sud, 368 (1962), 87-96
- Delafarge, D.: La vie posthume de Victor Hugo. Lyon, 1935.
- Delalande, J.: Victor Hugo à Hauteville-House. Paris, Albin Michel, 1947.
- Durand, G.: Structures anthropologiques de l'Imaginaire. P.U.F., 1960
- Eliade, M.: Aspects du mythe, Idées n.r.f., Editions Gallimard, 1963
- Emery, L.: Vision et pensée chez Victor Hugo
- Gaudon, J.: Le Temps de la Contemplation, Flammarion, Paris, 1969.  
"Je ne sais quel jour de soupirail". Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, no. 6, mars 1962, 361-372.
- Gaulmier, J.: "De Fantine aux Vaudois d'Arras". Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, no 4, Janvier 1962, 239-248.
- Gresi, W.S.: Victor Hugo, The man, The poet. New-York, Mac Veagh, 1926.
- Gregh, F.: L'Oeuvre de Victor Hugo, Paris, Flammarion, 1933
- Guillemin, H.: "Hugo et le rêve". Mercure de France, Mai 1951, 5-32.

- Gusdorf, G.: Mythe et métaphysique. Flammarion, Paris, 1953
- Hunt, H.J.: "Le sens épique des Misérables". Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, no 5, Février 1962, 303-314.
- Journet, R. et G. Robert: Le Mythe du peuple dans les "Miséables". Ed. Sociales, 1964
- Jung, C.: Métamorphoses de l'âme et ses symboles. 1953.
- Moreau, P.: "Paysages introspectifs chez Victor Hugo". Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, no 4, janvier 1962, 249-265
- Piroué, G.: Victor Hugo romancier. Denoel 1964.
- Poulet, G.: Etudes sur le Temps humain, La Distance Intérieure. Librairie Plon, 1952
- Renouvier, C.: Victor Hugo, le Philosophe. Victor Hugo, le Poète. Paris, Colin, 1912
- Riffaterre, M.: Essais de Stylistique structurale. nouvelle bibliothèque scientifique, Flammarion, 1971.
- Saurat, D.: La religion de Victor Hugo. Paris, Hachette, 1929.
- Sartre, J.P.: L'Etre et le Néant. Paris, Gallimard, 1948
- Tuzet, H.: Le Cosmos et l'Imagination. Corti, 1965
- Valéry, P.: Variété. Pléiade I, 583-590, 602-603
- Viatte, A.: Victor Hugo et les Illuminés de son temps. Montréal, Ed. de l'Arbre, 1942.